

*Le politique.*—Assez, assez, garnement si je n'ai pas payé mes derniers volumes c'est que je n'ai pas d'argent pour le moment ; mais bien vite j'aurai la place qu'on m'a promise pour les services patriotiques que j'ai rendus à ceux qui sont aux emplois à présent. Je les ai poussés là de toute ma force, mais ils ont oublié de me tirer après eux ; mais ça viendra.

*Le gamin.*—Sinon vous deviendrez démocrate n'est-ce pas ? Dites donc, l'ami ; parmi les choses nombreuses qui m'embarrassent ici-bas il en est une surtout qui m'a occupé dernièrement : c'est de comprendre comment vous qui, dit-on, avez donné, dans maint écrit, dans maint journal, le moyen de doubler le revenu public, de diminuer les dépenses de moitié, de payer la dette par des tours de finance, d'économiser enfin à l'État des millions d'écus annuels, vous n'avez su encore économiser un pauvre trente sous pour me donner les éternités que vous me promettez depuis bientôt deux ans ?

*Le Politique.*—Eh ! nigaud, c'est que je n'ai pas encore eu la caisse publique sous mon contrôle.

*Le Gamin.*—C'est ce que je soupçonnais. Eh bien vous êtes franc pour un politique. Pour la rareté du fait je vous promets encore le journal pour cette année.

*Le Politique.*—Oui, mais dis bien à ton maître que je ne consens à l'encourager qu'à certaines conditions que voici. Il ne soufflera mot d'une amnistie générale, des exilés politiques ; c'est une question qui ne peut qu'embarrasser le ministère ; ces chers exilés ! nul plus que moi, tu le sais, ne désire leur retour ; mais c'est une corde dangereuse à toucher ; eh puis ! après tout, à présent que j'y pense, voilà assez long-tems qu'ils habitent les pays étrangers. Ils doivent commencer à s'y habituer. Mr. Papineau est bien heureux, il est au sein de la belle France, de notre vieille mère ; il ne s'est pas expatrié ; ceux qui sont aux États-Unis respirent l'air si doux de la liberté ; quant aux pauvres diables de Vandiemén's land, ma foi ! quand on est à l'autre bout du monde, tant pis ; ce n'est pas le ministère qui les y a transportés ; d'ailleurs les découvertes qu'on ne peut manquer de faire bien vite dans la science de la locomotion raccourcira tellement les distances que peu leur importera celle qui les sépare aujourd'hui de leur pays ; elle ne leur semblera bientôt pas plus difficile à franchir que celle qui sépare Kingston de Montréal.

*Le Gamin.*—Va-t-en voir s'il viennent, Jean.

*Le Politique.*—Tu ris, mais je t'assure entre nous que le meilleur moyen de les faire revenir est de n'en pas dire mot.

*Le Gamin.*—Je ne ris bigre pas, mais je pense avec vous qu'il vaut beaucoup mieux ne rien dire que de s'occuper d'eux de la façon qu'on l'a fait dernièrement.

*Le Politique.*—Voici mes autres conditions : Ton maître ne parlera pas non plus de l'union ; c'est une question qui peut embarrasser le ministère. Il ne devra pas non plus parler de nationalité canadienne, de langue française etc. ; ce sont des questions qui viendront en leur tems mais qui à présent ne peuvent qu'embarrasser le ministère. Il ne devra pas non plus parler des lois dont le pays a besoin vu que lorsqu'on demande trop l'on n'obtient rien et que ces discussions harrassent le ministère. Quand les lois seront passées on aura le tems de les discuter à l'aise. Une autre condition sur laquelle j'insisterai comme on *sine qua non*, un c'est à prendre ou à laisser, c'est que ton maître ne s'avisera plus de dire que Québec devrait de préférence à Montréal devenir le siège du gouvernement. Cela ne peut qu'embarrasser le ministère. Et ce pauvre ministère compte dessus, comme jadis ce scélérat de Sydenham, pour asseoir sa popularité sur des bases solides. Voilà assez long-tems qu'on se passe ce siège-là ! à la